

## L'AMOUR

Jeune fille, l'amour, c'est d'abord un miroir  
Où la femme coquette et belle aime à se voir,  
Et, gaie ou rêveuse, se penche ;  
Puis, comme la vertu, quand il a votre cœur,  
Il en chasse le mal et le vice moqueur,  
Et vous fait l'âme pure et blanche :

Puis on descend un peu, le pied vous glisse...—Alors  
C'est un abîme ! en vain la main s'attache aux bords,  
On s'en va dans l'eau qui tourne !—  
L'amour est charmant, pur, et mortel. N'y crois pas !  
Tel l'enfant, par un fleuve attiré à pas,  
S'y mire, s'y lave et s'y noie.

VICTOR HUGO.  
(Les Voix Intérieures.)

25 février 1837.

## CHARITÉ RÉCOMPENSÉE

## LEGENDE

En ce temps-là, dans l'Eden, il y avait deux petites  
âmes qui voltigeaient sur les roses éternelles sous le  
regard de Dieu. Elles se posaient ensemble sur la  
même fleur, elles unissaient leurs adorations au Tout-  
Puissant. Elles ne se séparaient jamais. Un jour, le  
divin Maître entr'ouvrit d'un souffle deux nuées lumi-  
neuses et lança dans l'espace les deux âmes sœurs.

Elles allaient habiter la terre, les pauvrettes, hélas !  
sans certitude de voir se rouvrir pour elles ce beau  
ciel qu'elles quittaient sans désir.

Elles arrivèrent toutes les deux en même temps  
dans notre vallée de larmes et trouvèrent, chacune en  
arrivant, leur place si mauvaise, qu'elles se mirent à  
crier de douleur et de regret par la bouche du petit  
corps frêle qui les tenait emprisonnées.

L'une reçut le nom de Jean.

L'autre, celui de Jane.

La chance, le hasard, ou plutôt la Providence sem-  
bla les doter pour le présent d'un sort bien différent.

Jean fut enveloppé de gros langes de laine brune et  
couché dans un berceau d'osier, près de l'âtre immense  
d'une chaumière bretonne.

Jane, emmitouffée d'épaisse laine blanche, s'endor-  
mit bercée dans un petit lit capitonné de soie rose, sa  
délicate figure s'épanouit entre les dentelles d'un élé-  
gant bonnet, tandis que le visage de Jean s'encadra  
d'un petit bonnet de coton.

Néanmoins, les deux âmes exilées avaient une  
commune jouissance toutes deux, elles pouvaient voir  
le ciel, la lumière et le soleil à travers leurs yeux bleus,  
et tendre leurs petits bras vers leur ancienne patrie.

L'enfance de Jane fut entourée des soins tendres et  
délicats d'une mère riche et heureuse, tous ses  
caprices furent comblés, une larme ne coula pas sur  
sa joue rose sans être essuyée par mille baisers.

Jean cria souvent tout seul dans son berceau, près  
du foyer glacé ; il connut la faim, le froid, les priva-  
tions. Pourtant, il devint fort, grand, robuste.

Jane resta mince, frêle, délicate.

Un jour, à la porte du château splendide, Jean vint  
tendre la main ; un valet le repoussa : « Hors d'ici,  
vagabond, dit-il, il y a des asiles pour les vauriens de  
ton âge. »

Mais une douce figure riante apparut au balcon, et  
deux petites mains, blanches et mignonnes, jetèrent  
dans la blouse déchirée de l'innocent le gâteau qu'elles  
tenaient.

Les deux enfants se sourirent, Jean remercia d'un  
baiser de la main lancé vers la fenêtre. Le lendemain,  
il revint et le chien de garde, qui n'aimait pas les  
pauvres, se jeta sur lui.

Et la petite Jane poussa un cri quand elle vit son  
protégé rouler sous les pattes du molosse.

Sa mère accourut : un domestique enchaîna le gros  
chien, et Jane était descendue dans la cour ; elle avait  
pris la main de Jean qui se relevait honteux, sale, et  
les larmes aux yeux.

« Tu n'as pas mal, mon petit ? interrogeait-elle, tu  
n'as pas mal, dis ? »

« Je ne le sens plus, » répondit le bambin qui regar-  
dait avec stupéfaction la belle petite fille dont la main  
essuyait son visage avec un mouchoir. Il regardait sa  
grosse main brune serrée par les doigts mignons de sa  
protectrice, il n'osait plus faire un mouvement.

« Maman, cria Jane, il faut l'habiller et lui donner  
à manger. »

—De grand cœur, répondit la mère dont la charité  
prévoyante avait déjà deviné cette demande, et elle  
montra à sa fille la bonne qui s'empresait d'apporter  
une tartine.

—Mange, dit l'enfant à l'autre enfant, n'aie plus  
peur, je t'en donnerai tous les jours, si tu veux, et  
maman te fera faire des habits neufs. »

Jean montra ses dents blanches dans un bon sou-  
rire, il prit la tartine, la partagea, et repliant l'une  
sur l'autre les deux tranches de pain, il glissa le tout  
dans sa poche.

« Comment, tu n'as pas faim ? »

—Si.

—Alors, mange donc, c'est bon.

—Chez nous, je mangerai.

—Pourquoi pas ici ? demanda la maman, j'aurais  
voulu jouir de la vue de ton appétit ; ma fille, à moi,  
n'a jamais faim. »

Jean ne répondit pas.

« Pourquoi, pourquoi ? répéta Jane. »

—Parce que je partagerai avec maman. »

A ces mots, la mère et la fille se regardèrent, et ce  
fut avec la plus vive sympathie que celle-là promit au  
petit mendiant de s'occuper de lui et d'aller visiter sa  
chaumière.

Le petit cœur de Jean débordait de joie, jamais de  
si douces paroles, si ce n'est celles de sa mère, n'étaient  
venues à son oreille, jamais de si belles dames n'avaient  
tourné un visage souriant vers le petit déshérité du  
monde ; il sourit encore, prit la main de la petite  
fille, la serra vivement et partit en courant.

Tout haletant, il arriva en vue de la chaumière.

« Maman ! maman ! » criait-il.

Et tous les échos répétaient son appel.

Enfin, il entra dans l'unique pièce qui composait le  
petit logis. Près de la cheminée, où se consumaient  
deux tisons, une femme pâle restait assise, elle était  
si maigre qu'elle semblait diaphane, son visage, qu'on  
devinait jeune malgré tout, portait l'empreinte de la  
souffrance ; elle voulut tendre les bras à son fils, mais  
son effort fut impuissant ; elle voulut lui sourire,  
mais deux larmes tombèrent sur ses mains amaigries.

Cependant, Jean s'était agenouillé devant elle, il  
avait appuyé sa tête ébouriffée sur son sein.

« Maman, tu vas te guérir, dit-il, de belles dames  
viendront te voir demain, tu sais, la comtesse du  
château et sa fille. Vois ce qu'elles m'ont donné. »

Il tirait son pain, il offrait tout à sa mère. Celle-ci  
essaya d'avalier une bouchée, mais sa gorge contractée  
s'opposa à cette tentative.

« Mon pauvre Jean, dit-elle d'une voix bien faible,  
elles viendront demain, dis-tu, je ne les verrai pas,  
car il me reste bien peu d'heures à vivre, mais elles  
prendront soin de toi, Dieu m'envoie au moment  
suprême cette grande consolation. Il est bon d'adou-  
cir mes derniers moments. »

L'enfant se mit à pleurer, la tartine tomba dans les  
cendres, et le petit corps maigri du pauvre Jean fut  
péniblement secoué de sanglots convulsifs. Hélas !  
que de douleurs ignorées dans la cabane solitaire.

« Mon petit, dit la pauvre mère, aie du courage, il  
te restera ton ange gardien, le secours t'arrive à pro-  
pos, rendons-en grâce à Dieu. Je le priais de te  
laisser venir avec moi chez lui, où tu ne manquerais  
plus de rien. Il ne l'a pas voulu, c'est mieux ainsi. »

Un long silence suivit ces paroles. Jean pleurait  
toujours ; puis, la main caressante de sa mère releva  
son front humide.

« Mange, dit-elle, je t'avais fait de la soupe pour  
deux jours, et puis, va dormir. »

Il obéit ; quelques heures plus tard, tout était  
silencieux dans la pauvre chaumière, l'enfant som-  
meillait, pour réparer ses forces, et la mère s'était  
endormie pour toujours...

\* \*

Jean n'avait pas six ans : il faillit mourir de cha-  
grin. Sans le cœur dévoué de Jane qui montra à  
Jean tous les trésors de pitié qu'il contenait, l'âme  
exilée eût brisé sa prison.

L'orphelin fut placé dans une institution et protégé  
par la comtesse. Jane suivit à Paris des cours sur la  
surveillance de sa mère, qui abandonna le château  
pour la ville ; elle devint une belle jeune fille au  
regard pur, au sourire d'ange ; mais elle resta frêle,  
comme une plante exotique qui n'a pas su prendre  
racine dans un froid climat.

Jean devint fort, grand, brave et resta bon ; le  
souvenir de Jane était dans son cœur.

Cependant, dix ans avaient passé sans qu'ils se  
fussent revus.

Un jour, la guerre éclata, Jane partagea avec ses  
parents les privations du siège de Paris pendant que  
Jean, revenu du fond de la Bretagne, se battait aux  
remparts.

Après la guerre, la Commune, l'incendie et toutes  
les horreurs de ces temps malheureux, la maison du  
comte fut brûlée, lui-même emmené comme otage et  
assassiné, la comtesse mourut de chagrin et de frayeur ;  
Jane resta toute seule sur les décombres fumants de  
la maison paternelle, elle n'avait plus la force de  
prier ; on eût dit que l'espérance avait brisé ses ailes  
vaincues par le désespoir.

L'heure de la détresse avait sonné pour elle ; mais  
elle avait semé une plante qui rarement reste sans  
fruits. Le Dieu protecteur de ceux qu'il a envoyés le  
servir ici-bas, souffla à l'ange gardien de Jean de le  
conduire vers la rue déserte, dépeuplée par le feu où  
pleurait Jane abandonnée.

Le jeune soldat arriva juste à temps pour partager  
son pain de munition avec la bienfaitrice de son  
enfance. Ce petit secours conserva la vie de Jane, et  
la vue de cet ami d'autan lui donna la force de réagir  
contre sa douleur.

« A mon tour, maintenant, dit Jean, acceptez de  
moi, comme d'un frère, tout ce que je possède, tout ce  
que je gagnerai. »

—Ne me reste-t-il donc aucun espoir ? reprit la  
jeune fille en promenant son regard attristé sur l'amas  
de décombres qui l'environnait. Oh ! que m'importe  
d'ailleurs, continua-t-elle avec une explosion de lar-  
mes, que me ferait une fortune dont je serais seule à  
jouir, puisque mes parents ne sont plus. »

Elle s'arrêta, l'air navré de Jean lui fit comprendre  
qu'il était cruel de parler ainsi.

« Pardon, reprit-elle doucement, j'avais oublié vo-  
tre dévouement, mon excuse est dans la désolation  
qui m'environne, je ne suis pas ingrate, et c'est du  
fond du cœur que je vous remercie. »

—Vous ne me devez rien, Mademoiselle, quoi que je  
fasse, je ne m'acquitterai jamais envers vous, et je le  
préfère, car ma reconnaissance m'est douce. »

Plusieurs jours s'écoulèrent, Jean fit chaque fois  
deux parts de sa ration, il y joignit sa maigre paye  
pour diminuer la frugalité de l'ordinaire du soldat.  
Toujours il était remercié d'un bon sourire, d'une  
affectueuse pression de main, et il repartait heureux,  
plein de courage.

Et, quand la paix fut revenue, quand le volontaire  
breton se trouva libre de ses actions, il vint, le cœur  
serré d'une poignante angoisse, confier son inquiétude  
à son amie :

« Je suis libéré, dit-il, on nous renvoie à nos foyers,  
mais je n'ai pas de foyer, moi, où donc irai-je ? »

—Où je serai, répondit-elle en tournant vers lui ses  
yeux, nous sommes seuls tous deux, pourquoi nous  
séparer ?

Jean rougit et balbutia :

« Nous fuirons Paris, continua Jane, et nous irons  
demander aux landes bretonnes qui nous ont vus naître.  
Là nous aurons la solitude, l'air libre, l'oubli des  
mauvais jours. Pourquoi ne dites-vous rien, ami ? »

—C'est que je n'ose.

—Mais je devine, Jean, nous sommes tous deux les  
enfants du bon Dieu. »

Jean ne répondit pas, ses yeux brillaient de joie.

Plus tard, bien plus tard, un jour, des nuées s'ou-  
vrirent pour laisser passer les deux âmes revenant de  
l'exil ensemble, comme elles étaient parties. Elles  
allèrent se ranger aux pieds du Créateur parmi les  
élus et un concert unanime exalta leurs mérites et  
leurs vertus.

RENÉE GOURAND.